

LES FEMMES DE BANGOUKOIRÉ ENTRE  
LES ALÉAS CLIMATIQUES ET  
L'AMÉNAGEMENT

Thérèse KEITA

Dans cette communication, je tente de saisir, et de décrire, la place et le rôle des femmes là où l'homme se bat, ou plus exactement essaie de maintenir sa place dans un environnement physique et climatique capricieux, et à l'intérieur d'un tissu social complexe, solide du fait de la pérennité des traditions et des facultés d'adaptation des hommes mais fragile aussi parce que les acquis d'un passé récent et vivace ne permettent plus de maîtriser, suffisamment tout au moins, le contexte actuel.

Des changements importants s'opèrent avec les politiques de développement rural. Ainsi, la nouvelle configuration du terroir après la construction d'un périmètre aménagé, où souvent les anciens possédants se retrouvent dépossédés, pas seulement juridiquement, car ces terres appartiennent désormais à l'Etat tout puissant, mais aussi en termes de superficies des terres mises à leur disposition pour les besoins d'une exploitation intensive sur un mode qui leur est complètement étranger. Où sont les femmes dans ce contexte ? Qui sont-elles : paresseuses, bouches à nourrir, parasites, bêtes de somme ? Sont-elles actives, agricultrices, accessoirement ou pleinement ? Que produisent-elles ? A quel prix réussissent-elles à faire face à leurs responsabilités découlant de la division du travail entre l'homme et la femme surtout dans cette société consciente de l'insécurité dans laquelle elle évolue, où de la solidarité et du bien-être du groupe dépendait la survie de chaque membre.

Et lorsque toute la société se trouve un peu désorientée, que deviennent les femmes ? On entend tous les jours, dans la bouche des uns

et des autres, de femmes aussi : "Comment les femmes réussiraient-elles à faire ce que les hommes n'ont pas fait ?"

Mais je voudrais montrer que, même dans une situation où l'état se resserre, (l'expression n'est pas trop forte, car au Niger, malgré les énormes efforts faits dans le sens de la lutte pour l'autosuffisance alimentaire, nous en sommes aujourd'hui à 350.000 tonnes de déficit vivrier (1)), les femmes ne baissent pas les bras. Avec dynamisme et au prix d'efforts incroyables, elles essaient de maintenir, et mieux, d'étendre leur zone d'intervention et d'action dans l'autosuffisance alimentaire, car les sociétés africaines leur ont conféré à ce niveau une place que les politiques coloniales de cultures de traite, et, par la suite les politiques néo-coloniales de développement rural adoptées un peu partout dans nos pays, contestent, grignotent, ou détournent de leur véritable sens. Exclues des stratégies alimentaires de ces vingt dernières années, les Africaines du monde rural n'en restent pas moins présentes, et pour longtemps irremplaçables, dans l'approvisionnement alimentaire de leur communauté.

Les décideurs et leurs conseillers techniques devraient regarder un peu plus de ce côté et surtout s'en inspirer.

## 1. PRESENTATION DE LA ZONE

Le village de Bangoukoiré - La Mare Blanche - se trouve à 30 km en amont de Niamey sur la rive droite du Niger. Village sonraï dont les fondateurs sont ceux-là même qui ont abandonné Gao pour ne pas tomber sous le joug du Pache Djouder après la bataille de Tondibi en 1591. Sa population actuelle se chiffre à 1.215 âmes dont 609 hommes et 606 femmes.

L'agriculture est aujourd'hui la principale activité mais, il n'en fut pas toujours ainsi, car selon les récits des anciens, jusqu'à l'arrivée des premiers Européens, les activités principales étaient la guerre et le pillage. L'agriculture y était pratiquée mais de manière secondaire. Tous les jeunes de 20 à 25 ans pouvaient y renoncer et ne vivre que pour la guerre à condition d'avoir des captifs qui travaillaient la terre à leur place. A la fin du siècle dernier, la colonisa-

---

(1) Voir Sahel du 13 novembre 1984. Ce chiffre était d'ailleurs provisoire.

tion française bouleverse complètement les rapports de force et les modes de vie en réorientant l'activité principale vers l'agriculture. Les captifs recouvrant peu à peu leur liberté, les guerriers d'hier se reconvertissent dans l'agriculture.

A l'agriculture et toutes les activités qui y sont liées (transformation, distribution et commercialisation des produits) s'ajoutent l'élevage pratiqué par les Peuls à qui les gens du village confient leur bétail, la pêche qui a pratiquement disparu depuis 1968, l'artisanat enfin, qui fournit encore la quasi totalité des instruments aratoires et une partie des objets et ustensiles domestiques.

## 2. TYPES DE CULTURES

Au cours de mes entretiens, j'ai été très frappée par le contraste entre les cultures d'il y a une quarantaine d'années et celles d'aujourd'hui : autant les premières étaient riches et variées, autant celles d'aujourd'hui se caractérisent par leur pauvreté, voire une tendance nette à la monoproduction.

Jusqu'en 1940-45, on y produisait par ordre d'importance le mil, le riz, le sorgho, le manioc et les patates douces, le gombo, le maïs, le coton, les arachides, les niébés, le fonio, les calebassiers et les courges, les piments, le sésame, les oignons, les pois de terre et le tabac. En outre, plusieurs variétés de plantes poussaient après les premières pluies, à l'état sauvage. Les hommes étaient assurés de manger à leur faim durant toute l'année, et la diversité des cultures ne laisse aucun doute quant à la qualité nutritive de leur alimentation. Parmi ces cultures, les unes relevaient exclusivement des hommes, c'est le cas du mil, du riz, du manioc, des patates douces, du sorgho, du fonio, du coton. D'autres étaient du ressort exclusif des femmes : maïs, gombo, calebassiers, courges, sésame, pois de terre.

Mais les femmes partageaient certaines cultures avec les hommes de condition servile : c'est le cas des oignons, des piments, des arachides, et du tabac que seules les femmes très pagées faisaient. Aujourd'hui, seuls ont survécu, et selon nos interlocuteurs avec une production nettement inférieure, le mil, le riz, le manioc, le gombo, le sésame, les calebassiers, les courges et le maïs selon les saisons.

La réduction de la variété des cultures est imputable à plusieurs facteurs :

- a) La sécheresse (diminution régulière des pluies)
- b) L'érosion et les modifications qu'elle entraîne sur les sols (on a vu apparaître il y a une vingtaine d'années des eaux natronnées et une végétation inconnue dans la région, mais typique des zones plus désertiques du nord)
- c) L'inondation (ensablement des zones arables proches du village avec obligation de changer de type de cultures)
- d) Les famines (nombreuses avec des changements parfois radicaux). A la suite de la famine, appelée *Adda Kaina* en 1932, la riziculture qui était un monopole des hommes, a été complètement récupérée par les femmes et est restée jusqu'en 1983 leur monopole.

### 3. AMENAGEMENT

1983, c'est l'année de la mise en valeur d'un périmètre aménagé d'une superficie nette irriguée de 176 ha avec maîtrise totale de l'eau qui, nous le verrons plus loin, modifiera encore une fois la division du travail entre hommes et femmes, remettant la riziculture entre les mains des premiers. C'est donc de la manière dont se sont opérés ces changements et de la manière dont les femmes y réagiront, que je parlerai.

#### 3.1. Place des femmes dans l'agriculture

Les femmes s'adonnent à de nombreuses cultures. Cependant, jusqu'en 1983, la plus importante par la charge de travail et le rôle qu'elle joue était le riz.

En 1932, à la suite de la famine, les hommes se sont rendus compte qu'ils ne pouvaient pas valablement s'occuper du mil et du riz, parce que la main-d'oeuvre était insuffisante ; ils ont donc abandonné le riz que les femmes reprirent.

Lors de l'étude, j'avais recensé 146 rizicultrices. Puis, j'ai interrogé 40 femmes parmi lesquelles il y avait 38 rizicultrices soit 95 %. En 1981, ces 38 femmes exploitaient 68 rizières d'une superficie allant de 0,25 ha à 1 ha et plus (1).

---

(1) En l'absence de mesure fiable, ces données sont fournies par comparaison aux superficies aménagées.

Une enquête par sondage fournit des éléments d'information sur la situation de la riziculture féminine à Bangoukoiré.

- a) Les femmes de 50 à 59 ans représentaient 26 % des rizicultrices, celles de 80 ans et plus représentaient 18 %, c'est-à-dire autant que celles de 40 à 49 ans. Ceci montre que ce sont les femmes les plus âgées qui, déchargées des tâches domestiques ou ayant acquis une certaine autorité dans la vie du ménage, se consacrent le plus aux activités productives. Tandis que chez les hommes de Daïkena, 31 % des exploitants ont entre 30-39 ans, 22 % entre 40-49 ans, 19 % entre 50-59 ans, 9 % entre 60-69 ans et seulement 3 % plus de 70 ans.
- b) 74 % des femmes sont mariées, 26 % sont veuves. Il n'y a parmi elles, ni célibataires ni divorcées.
- c) 34 % exploitaient une rizière, 53 % en exploitaient deux, 13 % en exploitaient cinq ! N'ayant pu procéder aux mesures des superficies exploitées, je ne peux en donner la grandeur précise.

### 3.2. Statut des terres et mode d'acquisition

Dans un pays où il est communément admis que la femme n'hérite pas de la terre, il est intéressant de découvrir des cas extraordinaires. Ici, en ce qui concerne les rizières, nous avons tous les cas de figure, de l'héritage par le père, la mère, ou l'époux à la "mise à la disposition" pour une exploitation de durée indéterminée, ainsi que l'achat.

L'acquisition par héritage reste cependant le cas le plus répandu. Ainsi, 35 % des rizières ont été héritées après la disparition du père, 23 % sont héritées du mari, 16 % sont héritées de la mère, 6 % proviennent de la famille maternelle, et autant de la famille paternelle. 6 % ont été mises à la disposition de l'exploitant par le chef du village, et 2 % ont été achetées par les propriétaires. Le mode d'acquisition du reste, soit 6 %, n'a pu être identifié.

Traditionnellement lorsque la fille se marie, son père lui donne à exploiter une rizière. Si ce dernier décède, et que ses filles sont mariées au village, elles se partagent les rizières sinon les garçons les prennent et les partagent entre leurs épouses. Le mari, peut lui aussi en donner à sa femme.

### 3.3. La charge de travail

Les femmes sont quasiment absentes des cultures dunaires (mil surtout) pour lesquelles elles n'effectuent que les semis. Par contre elles s'occupent entièrement des cultures qui leur reviennent et dont elles ont la responsabilité à toutes les étapes : production, transformation et gestion. Les travaux du riz commencent fin juin et se terminent à la mi-décembre. C'est aussi la période de culture pour le gombo et le sésame qui occupent les seconde et troisième places. Les travaux débuent par le houage et le semis, puis viennent le déshergabe, l'entretien des sols et enfin les récoltes. Les pointes se situent de la fin juillet à la fin septembre, durant cette période, elles procèdent aux opérations ci-après :

- entretien des sols (pour le sésame)
- récolte (gombo)
- désherbage (riz).

La durée de ces travaux varie en fonction de la disponibilité des femmes et de leur capacité de travail. Ainsi, le houage et le semis du riz qui peuvent se faire en cinq jours lorsque la femme y consacre trois à quatre heures de travail effectif par jour, s'étalent sur dix jours et plus pour celles qui, prises par le travail domestique et les obligations sociales, se rendent à un rythme irrégulier sur les rizières.

#### 3.3.1. La capacité de travail

La majorité des rizicultrices travaillent seules et avec des instruments manuels. Elles n'utilisent ni houe asine, ni charrue. Leurs outils sont la daba et la hiler. C'est dire le temps et l'énergie qu'elles y mettent, ainsi que l'argent puisqu'elles embauchent assez souvent des journaliers agricoles.

#### 3.3.2. La main-d'oeuvre familiale

Sur les 38 rizicultrices, neuf se font aider par des actifs familiaux. Et parmi ces actifs, il y a sept filles, une femme et trois garçons. Parce que dans ce village, la riziculture est une activité féminine, on y initie très tôt les fillettes, qui d'ailleurs sont souvent appelées à s'occuper des travaux domestiques quand leur mère est trop prise par les travaux agricoles. L'absence des garçons et des hommes s'explique par le fait que les pointes de travaux du riz coïncident

avec celles du mil, et la main-d'oeuvre familiale masculine se trouve en priorité mobilisée pour cela. Il faut attendre les récoltes pour trouver des hommes dans les rizières. Ces hommes peuvent être le fils, le beau-fils, le frère, le cousin, ou l'époux. A la fin des travaux ils reçoivent tous une gerbe de riz, sauf le mari, car il est supposé en consommer à la maison.

### 3.3.3. Main-d'oeuvre salariée

Pour le houage, une partie du désherbage et le battage, certaines femmes embauchent des journaliers. Généralement pas plus de trois et au maximum pour deux journées de travail, à raison de 1.000 F.CFA par jour et par personne, plus la nourriture évaluée à 500 F. (1). Ces journaliers viennent de la région de Gao (Mali) ou des régions chroniquement sinistrées du Niger, le Zermaganda par exemple.

### 3.4. Production du riz, valeur et utilisation

Le volume global de la production s'élève à 242 sacs de riz (2) paddy, soit 17 tonnes à raison de 70 kg le sac.

Chaque femme aura produit 6,3 sacs soit 441 kg.

La valeur totale des 242 sacs, à raison de 9.000 F. l'unité, est de 2.178.000 F. Chacune aura produit pour une valeur de 57.000 F ce qui, en milieu rural nigérien, est une somme considérable.

#### 3.4.1. Revenus tirés de la riziculture

Pour le calcul des revenus, je n'ai retenu que les 22 rizicultrices qui ont pu indiquer le coût approximatif de leurs charges de production, pour une récolte totale de 137 sacs.

Le total des dépenses se chiffre à 183.750 F et comprend le coût de la main-d'oeuvre et de sa nourriture ainsi que des dépenses annexes.

Le revenu moyen net des rizicultrices est de 48.000 F. Pour une activité agricole traditionnelle, c'est une somme fort intéressante, et elle est supérieure au revenu de certains paysans de périmètres aména-

---

(1) Petit déjeuner, déjeuner, dîner, cigarettes, kola, et parfois thé vert.

(2) Le rendement du riz fluvial est estimé à 1 T ha. Cf. Etude SCET International Projet Namardé Goungou p. 105 Niamey 1979.

gés dont l'exploitation est intensive avec tous les intrants nécessaires : charrue, houe asine, engrais pesticides, crédits, etc...

### 3.4.2. L'utilisation des revenus

S'il est une rubrique significative sur la place des femmes dans l'économie du village et plus particulièrement dans la lutte pour l'autosuffisance alimentaire, c'est bien celle de l'utilisation des revenus tirés de la riziculture. Je n'ai pas pu réunir des éléments sur les autres productions, notamment le gombo, le sésame et les courges dont la connaissance aurait montré toute l'importance de l'activité agricole des femmes.

J'ai identifié trois principaux postes d'utilisation :

- la consommation familiale
- les "dépenses sociales" occasionnées par les mariages, baptêmes, visites de parents, fêtes, etc...
- la vente.

Les hommes ont été unanimes à reconnaître que c'est grâce au riz des femmes que la communauté traversait sans difficulté la période de "soudure" qui dure de mai à octobre, et quand on a conscience de la baisse régulière enregistrée dans la production de mil, il est aisé de saisir l'importance de ce riz. C'est donc le premier rôle que jouent les femmes. Le second rôle sera identifié à travers l'utilisation des revenus tirés de la vente. Pour ce faire, j'ai retenu les 18 rizicultrices qui ont indiqué avec précision le nombre de sacs récoltés (96) et vendus (32) soit 38,5 % (tableau I).

L'utilisation des revenus nous révèle une situation inattendue (tableau II). Il est communément admis que les femmes utilisent leurs revenus pour acheter du bétail-épargne, et pour s'acquitter des "dépenses sociales". Toutes choses vérifiées ici mais dans les proportions nettement inférieures car l'essentiel, 61 % va à l'achat de mil. Or, une enquête sur l'utilisation des revenus de l'exode rural chez les hommes de la même région et du même village, révéla que 60 % était utilisé à acheter du mil. Les femmes sont donc amenées à acheter autant de mil que leurs hommes.

Pourquoi ? Et à quelles fins ?

Le mil est ici la céréale la plus prisée, tous les moyens et tous les revenus sont d'abord utilisés pour en acheter et en stocker en quantités suffisantes.



3.4.3. Des diverses utilisations du mil :

- La femme l'utilise pour ses propres besoins en alimentation.
- Elle en fait cadeau. Elle en donne quand elle reçoit des visites.
- Elle vient en aide à tout parent nécessiteux et surtout à ses filles qui sont dans le besoin. L'aide aux autres parents peut se faire sous forme de don ou de prêt.
- Ce mil sert de réserve à la famille pour les moments très difficiles où il n'y a aucun autre recours.
- Elle peut en prêter au mari qui remboursera à la saison suivante. Elle peut aussi lui en donner. La possibilité pour le mari d'en avoir dépend du bon rapport qu'il entretient avec sa femme. Quand la femme a une coépouse, elle donne rarement au mari, elle prête plutôt.
- Elle peut spéculer sur le mil en l'achetant à bas prix à la récolte et en le revendant à la soudure quand les prix auront monté. Cette utilisation est très fréquente.
- Elle peut le prêter contre remboursement moyennant intérêt, c'est-à-dire prêter cinq bottes de mil et s'en faire rembourser six.

Ainsi la riziculture permet à la femme d'être dans une position redoutable. Elle lui donne un pouvoir économique et social considérable, que ne saisiront sûrement pas l'enquêteur ou le consultant de passage, mais qui n'en est pas moins réel.

La situation ici dépasse l'autosuffisance alimentaire, c'est d'un surplus qu'il s'agit, surtout quand on sait que les hommes, vu leurs devoirs et la précarité des cultures dunaires, ont une marge de manoeuvre somme toute assez étroite.

Les sociétés africaines rurales, même fortement patriarcales, ont été contraintes d'équilibrer, ne serait-ce qu'au niveau de la lutte pour la subsistance, les rôles et places de l'homme et de la femme, équilibre dont nous devons tenir compte dans l'élaboration des projets de développement et la conception des stratégies alimentaires actuelles. Dans la partie qui suit, je vais m'attacher à montrer les réponses qu'apportent les femmes, prises entre les méfaits des aléas climatiques et les politiques actuelles de développement rural.

#### 4. FACE AUX ALEAS CLIMATIQUES

Les aléas sont de deux ordres :

- baisse régulière de la pluviométrie
- détérioration des sols, due à l'érosion, aux inondations et à l'ensablement des aires de cultures.

La première a entraîné l'abandon ou a relégué au second plan des cultures qui, il y a encore cinq ou six ans étaient primordiales : le riz, le gombo, et le maïs qui lui, a quasiment disparu. C'est aussi le cas du sésame que l'on ne voit plus cette année. Pour le gombo, les femmes ont abandonné les aires de culture traditionnelles pour le tester sur de nouvelles terres. Quant au riz, une partie des rizières (51 %) a été prise dans l'aménagement, le reste a été enseveli sous les crues de cette année. Donc, les femmes n'y comptent pas beaucoup. Alors, elles sont parties à la conquête de nouvelles terres et de nouvelles cultures.

Dans le kori où les hommes produisaient manioc, niébés, et patates douces, elles mettent des courges et des calebassiers. Grâce à l'infiltration des eaux des inondations et des crues, elles ont conquis des terres nouvelles sur lesquelles, elles produisent désormais des cultures jusque-là réservées aux hommes (manioc, patates douces) ; elles transfèrent des cultures qui se faisaient sur d'autres emplacements (oignons et gombo), mais aussi introduisent des cultures nouvelles dans le village : pommes de terres, tomates, haricots verts, et surtout canne à sucre qu'un homme a plantée en 1980 et que les femmes font depuis seulement la mi-novembre 1984.

De leur côté, les hommes se sont mis à faire des courges (production typiquement féminine) parce qu'ils en ont vu la rentabilité. Nous sommes donc en présence de changements permanents. Combien de temps vont-ils durer ? Quelle sera la prochaine configuration du terroir et du partage des cultures entre hommes et femmes ? Les frontières s'estomperont-elles sous l'influence des facteurs climatiques et de la demande des villes environnantes, notamment de Niamey ? La dynamique de cette agriculture réside incontestablement dans la faculté extraordinaire des uns et des autres à s'adapter, à changer, à récupérer des terres et des cultures. Aucune aide ne leur a été apportée. Les femmes manquent de semences, d'arrosoirs, de grillage pour protéger les cultures. Elles parcourent 15 à 20 km pour trouver du secko et les branchages qui les supportent. La préparation des sols peut coûter jusqu'à 15.000 F., creuser un puits peut coûter de 250 à 500 F, le repiquage

des plants de manioc, 500 F par jour, sans compter la nourriture des journaliers agricoles ; le fumier s'achète, quand on ne peut le ramasser soi-même, ou quand on n'a pas un fils pour le faire ! C'est donc une agriculture ouverte sur le marché. Elle n'est ni marginale ni secondaire par rapport à celle des hommes. Elle est simplement complémentaire, en tout cas différente et parfois, identique et concurrente. De plus, elle est plus tournée vers le marché que celle des hommes parce qu'elle s'intéresse de plus en plus aux produits demandés par les habitants des villes, de Niamey surtout.

## 5. FACE A L'AMENAGEMENT

Projet financé par un important organisme européen, l'aménagement est destiné à la riziculture intensive avec deux récoltes par an et des rendements escomptés de 5 à 8 T/ha.

Les études préliminaires ont montré que, du fait de la faiblesse de la main-d'oeuvre masculine et de l'éloignement des champs de mil, la mise en valeur rationnelle de l'aménagement pourrait rencontrer quelques difficultés.

A l'époque, j'avais calculé que les femmes, déjà expertes en riziculture, pouvaient valablement exploiter des parcelles de 0,20 ha. Pour pallier ces difficultés, j'avais recommandé qu'elles puissent obtenir des parcelles, d'autant plus que l'aménagement avait récupéré 51 % des rizières de celles que j'avais interrogées ! Hélas pour des raisons techniques sans doute, mais aussi à cause des habitudes et préjugés au poids terrifiant et de choix politiques, régulièrement affirmés, mais trop rarement confirmés dans leur application concrète, les rizicultrices de Bangoukoiré n'ont pas eu de parcelles pour le riz. D'ailleurs pour l'ensemble des six villages concernés, une seule femme a obtenu une parcelle. L'habitude en matière d'attribution veut que seuls les chefs de famille, généralement les hommes, aient droit aux parcelles aménagées. J'ai plusieurs fois dénoncé cette attitude un peu trop rigide et technicienne mais en vain. Le résultat c'est qu'aujourd'hui (1), ce sont les femmes qui servent de main-d'oeuvre sur les parcelles. Ce sont elles qui font les deux désherbages, et le repiquage parce qu'elles

---

(1) Notre dernier passage date du 13 novembre 1984.

en ont l'expertise et que cela est plus économique. En effet, les journaliers agricoles demandent 3.000 F pour chaque désherbage, et 7.500 F pour le repiquage, soit au total 13.500 F et il faut les nourrir ! Un homme a même affirmé n'avoir jamais mis les pieds sur sa parcelle dont il a laissé la mise en valeur à sa femme et à ses enfants. Une exploitante, dont le mari était en exode, s'occupait entièrement de la parcelle. Il faut préciser que ce sont les mêmes femmes qui continuent à faire le riz fluvial et le maraîchage.

On imagine donc aisément que pendant la culture du mil, les parcelles aménagées de Bangoukoiré seront entièrement entre les mains des femmes pour les raisons déjà données (main-d'oeuvre et éloignement des champs dunaires).

Alors, comment s'y prennent-elles pour faire face à tout ce travail ? Selon l'urgence, sur l'aménagement, sur les bords du fleuve ou sur les nouvelles terres, elles passent une journée sur l'un et le lendemain sur l'autre, ou encore de 8 h à 15 h sur l'aménagement et de 15 à 18 h sur l'une des aires de cultures, ou vice versa. Parfois elles consacrent une semaine entière à l'aménagement.

J'ai calculé que, des nouvelles terres au village, elles ont entre quatre et six kilomètres à parcourir, du fleuve au village quatre kilomètres, du village aux parcelles les plus proches entre six et huit km, et du village aux endroits où elles trouvent l'herbe à secco et le bois dix à quinze km !

Ceci donne une idée de leur capacité et de leur charge de travail.

En dernier ressort, et par la persévérance de certains responsables, 20 ha seront partagés entre 1008 femmes, soit environ 20 ares chacune pour du maraîchage. A l'heure où j'écris, celles de Bangoukoiré avaient donné leurs noms mais n'avaient pas commencé l'exploitation.

Que feront-elles ? Abandonneront-elles les rizières du fleuve, ou les nouvelles terres pour le maraîchage ? La question est passionnante. Cependant, je me garderai d'y répondre et je leur fais confiance pour opérer les meilleurs choix et s'organiser en conséquence.

Il y a quelques années, toute la littérature économique, sociologique et anthropologique stigmatisait la vocation s'autosubsistance qui caractérisait l'agriculture traditionnelle africaine, sans jamais prêter attention, ou si peu, à sa dynamique interne. Vingt ans après les nombreux échecs essayés pour en faire une agriculture au service des

industries et des consommations des pays industriellement avancés, on se rend compte qu'elle est encore plus loin de l'autosuffisance que lorsqu'elle était structurée pour être d'autosubsistance. Le stade de l'autosubsistance était supérieur à l'état de délabrement actuel où le spectre de la sécheresse et de la famine pend chaque année sur le continent comme une épée de Damoclès.

Je ne fais pas l'apologie du passé mais je voudrais qu'un regard neuf soit posé sur lui, sur la manière dont hommes et femmes se sont partagés les rôles et les responsabilités pour atteindre l'objectif de toute société: pouvoir nourrir ses membres.

Les paysans africains, sahéliens en particulier, ne restent pas inactifs, attendant la providence, mais agissent et réagissent obstinément. Par contre, s'il est une chose évidente, c'est que les nouvelles stratégies alimentaires globalisantes ne prennent pas en compte les potentialités ni les particularités des structures de production de l'agriculture traditionnelle en Afrique ; que trop souvent, elles se situent non pas là où elles seraient les plus utiles aux populations mais uniquement là où l'endettement, le remboursement et la rentabilité sont assurés.

Ainsi tout l'effort et toute l'imagination déployée par les femmes de Bangoukoiré n'ont pour le moment obtenu aucun soutien. Elles l'ont dit, elles manquent de grillage, semences, arrosoirs, tuyaux. Pas de charrue, ni de charrettes pour le transport et, même le moulin à grains qui devait être implanté dans le cadre du projet a été pour le moment rejeté par les sources de financement.

La cécité dont font preuve ceux qui conçoivent ces stratégies ne fait-elle pas tout simplement partie intégrante de l'exploitation des pauvres par les riches et du mode d'accumulation du système capitaliste qui aujourd'hui régit le monde entier ?

Alors, comment et par quel moyen réorienter ces stratégies vers les besoins et les possibilités des populations concernées ? Comment éviter à la femme rurale africaine, à l'agricultrice, de faire les frais de cette logique implacable ?

Dans un contexte où la volonté politique existe, où les décideurs sont conscients de la gravité de l'enjeu et de la nécessité d'utiliser toutes les forces disponibles pour enrayer la famine, des pistes de recherche et d'action peuvent être dégagées :

## 1 - Recherche

1/ Recherche multidisciplinaire pour identifier, situer, cerner et quantifier la place et le rôle de la femme dans l'agriculture de chaque pays africain. Ce programme devra faire ressortir les aspects juridiques, sociologiques, économiques de la situation et les niveaux d'intervention de la femme face aux changements opérés depuis la pénétration coloniale. En un mot, faire le point de la situation.

2/ Recherche sur les effets des politiques et des stratégies alimentaires, au moins de l'indépendance à nos jours :

- de quels investissements l'agriculture féminine a-t-elle bénéficié ?
- à quelles conditions ?
- dans quels secteurs ?
- qu'en a tiré leur communauté ?
- qu'en ont-elles tiré ?
- conséquences de ces politiques sur le statut des femmes, sur leur place et leur rôle ? Conséquences sur l'alimentation de la communauté : amélioration ou détérioration ?

3/ Recherche agronomique sur les variétés de cultures produites par les femmes, en vue d'améliorer leurs semences.

4/ Créer les conditions et les structures afin d'accroître le transfert de technologie sud-sud, souvent plus adaptée et moins coûteuse.

## 2 - Démarches en vue de l'action

1/ Avoir une bonne connaissance du milieu.

2/ Identifier les structures nationales opérant pour et avec les femmes.

3/ Identifier des relais, des intermédiaires représentatifs, écoutés et ouverts au milieu rural. Si possible, pour les femmes, employer des femmes. Cela facilite le contact et la réaction du milieu est plus favorable.

4/ Identifier les besoins des femmes.

5/ Mesurer et évaluer leur capacité d'absorption et de maîtrise d'un projet.

## 3 - Priorités

Si les questions juridiques ou sociales demandent des solutions politiques internes à chaque société, certaines questions techniques

peuvent être résolues ; pour cela, je pense qu'il y a une échelle de priorités qui doit être revue et vérifiée pour chaque groupe ou chaque zone.

1. Réduire la charge de travail improductif.
2. Aider à la formation pour la production, la gestion, la transformation et la commercialisation.
3. Aider à l'acquisition des intrants.
4. Aider à l'accès au crédit agricole.
5. Aider à renforcer les capacités des intéressées pour l'auto-promotion et la maîtrise du développement.

Tableau I : Utilisation de la production du riz

Nombre de sacs	Valeur unitaire	Valeur globale
Récoltés 96	9.000 F	864.000 F
Vendus 32 (38,5 %)	9.000 F	333.000 F

Tableau II : Utilisation des revenus du riz

Achat	Quantité	Montant dépensé
Mil	118 bottes	236.000 F
Couvertures et draps	12	50.000 F
Moutons	4	34.000 F
Dons en espèces	-	25.000 F
Chèvres	3	16.000 F
Lit	1	12.000 F
Autres	-	8.000 F
<b>T O T A L</b>	-	<b>381.000 F</b>

Le montant total des achats effectués est supérieur à la valeur totale des ventes.

La différence de 48.000 F peut s'expliquer par le fait que les femmes ont pu inclure dans leurs achats des sommes d'argent venant d'autres sources (gombo, sésame, etc...).



## RÉSUMÉ

Cette étude quantitative et qualitative sur les paysannes sonraï du village de Bangoukoiré montre la place fondamentale qu'elles jouent, notamment dans la production rizicole : 38 rizicultrices produisent 17 tonnes pour un revenu moyen de 48.000 CFA qui est principalement utilisé pour acheter le mil pendant la période de soudure. L'auteur explique qu'en 1983 un projet de riz irrigué venait bouleverser cet équilibre en attribuant les parcelles seulement aux hommes, ignorant une fois de plus le rôle irremplaçable des femmes dans l'approvisionnement alimentaire de leurs communautés.

## ABSTRACT

This is a quantitative and qualitative study on the Sonraï peasant women in the Bangoukoiré village, showing their fundamental role, in particular in rice production : 38 rice-growing women produce 17 tons, earning on average 48,000 CFA, the major part of which is used for the purchase of millet to bridge the gap before harvest. The author explains that in 1983 an irrigated rice project was introduced and disrupted this equilibrium by allocating plots only to the men, ignoring once again the irreplaceable role of women in supplying food for the community.